

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME IV — N° 4
NOVEMBRE 1925

SOMMAIRE

	Pages
Réception de M. Louis Dumont-Wilden (Séance publique du 11 juillet 1925):	
Discours de M. Albert Mockel	149
Discours de M. Dumont-Wilden	161
Stèle Iwan Gilkin	183

SEANCE PUBLIQUE DU 11 JUILLET 1925

RÉCEPTION
DE M. LOUIS DUMONT-WILDEN

La séance est ouverte à 3 heures. M. Valère Gille, directeur, préside. Au bureau siègent : MM. Auguste Doutrepoint, vice-directeur ; Albert Mockel, Louis Dumont-Wilden et le Secrétaire perpétuel.

Discours de M. Albert Mockel

Monsieur,

Je ne me flatte point de vous l'apprendre, la Belgique est un petit pays. On s'y rencontre vite ; on s'y coudoie souvent dans le monde des Lettres. Il faut donc qu'on y devienne des adversaires sans merci, si l'on ne décide plutôt d'être d'excellents confrères. Dans la société de savants et d'écrivains où j'ai le vif plaisir de vous souhaiter la bienvenue, le choix fut bientôt fait : car nous étions unis par une égale ferveur pour la culture française dont vous êtes le fidèle servant.

Vous en souvenez-vous, M. le Directeur ? il fut un temps où *la Jeune Belgique* et *la Wallonie* se faisaient la guerre... Non pas tout à fait une guerre en dentelles, puisqu'on s'y lançait des encriers à la tête ; disons plutôt une « guerre de la dentelle », — cette fine dentelle des beaux vers dont nous prétendions orner nos deux drapeaux. Or, les uns préféraient le travail au petit point, qui se fait à l'aiguille et donne de

plus fermes reliefs ; et les autres avaient en prédilection l'aérienne légèreté des malines, et les jeux transparents de ces délicates merveilles.

La guerre s'annonçait terrible. Elle fut épouvantable. Mais c'était une guerre de poètes, et les atrocités commises dans le feu du combat ne nous empêchaient point d'admirer les meilleurs de nos ennemis. Bien plus : par une double trahison dont je rougis encore, il se formait, d'un camp à l'autre, les amitiés les plus fortes.

Comment n'aurions-nous pas senti, nous de l'armée adverse, tout ce qu'il y avait de beauté lumineuse dans l'œuvre d'un Iwan Gilkin, tout ce qu'il y avait là de vérité aiguë et de haute idéalité ? Parnassien si l'on veut, mais qui savait franchir les limites du Parnasse. Nulle intelligence ne fut plus ouverte que la sienne. Nourri des lectures les plus variées et les plus substantielles, il en avait tiré pour lui-même des conseils de tolérance et, pour les hommes, ces leçons d'amour, de pitié et d'héroïque espoir qu'il place dans son *Prométhée*. Il y trouvait aussi la confirmation d'une foi où le plus large panthéisme se résolvait en une exaltation toute chrétienne, comme ces cathédrales appuyées sur leurs arcs-boutants pour mieux élaner vers le ciel le jet vertical de leurs flèches.

Le psychologue amer et cruel qui traça les strophes de *la Nuit* était, en vérité, un être sage et bon, — d'une bonté qui semblait rayonner de toute sa personne. Très accueillant aux jeunes écrivains, il avait pour eux des soins paternels, et cette charité de l'esprit qui est réconfortante à l'égal de la charité du cœur.

Vous, Monsieur, que nous avons enfin la joie d'associer à nos travaux, vous étiez depuis très longtemps un des familiers de sa maison. Vous avez connu le vaste cabinet de travail où une noble méditation s'était épanouie, vous avez connu la grande table si chargée de livres qu'elle en déversait

quelques-uns sur tous les sièges d'alentour. J'aime à me représenter votre première visite à Gilkin. Pour vous offrir — avant nous — un fauteuil, le poète a dérangé de leur repos cinq ou six volumes de vers, un album japonais, deux tomes d'histoire littéraire, le Zend-Avesta et le Ramayana ; et vous vous êtes assis enfin, non sans respect, entre les œuvres complètes de Schopenhauer et la Somme de Saint-Thomas d'Aquin. Un peu intimidé d'abord par les yeux clairs de votre aîné, vous avez senti aussitôt la bienveillance de son sourire ; et vous avez conquis l'attention surprise de votre hôte, en lui exprimant la pensée par laquelle M. Firmin van den Bosche a tenté de vous définir : « concevoir la littérature comme une philosophie, et n'accepter la philosophie que comme une littérature ».

J'ai eu, je crois, sur Iwan Gilkin, le privilège de vous rencontrer avant lui. C'était à la rédaction du *Petit Bleu*. Le directeur, M. Gérard Harry, avait voulu faire connaître à son correspondant parisien un tout jeune rédacteur dont il espérait beaucoup. Je vis entrer... — Ah ! Monsieur, vous nous portraitez dans *Pourquoi Pas ?* C'est mon tour, aujourd'hui, et je tiens ma revanche !... — je vis entrer un long, mince et flexible garçon de moins de 25 ans, qui mâchonnait, d'un air pensif, le bout d'un porte-plume. Je remarquai tout ce qui put m'apparaître d'un visage très fin, dont la majeure partie se déroba sous une double vague de cheveux déferlants, de cheveux interminables. Ces cheveux, vous les taillez plus court désormais — je crois même que les dames ont suivi votre exemple, — mais vous avez gardé dans l'expression cette souriante ironie que nous révèle aussitôt votre esprit, et qui est peut-être le trait dominant de votre caractère.

La présentation faite, vous étiez retourné à votre besogne du jour : reportage, article de fond ou critique d'art. Il fut question de vous. J'appris ainsi que Gand vous avait vu

naître en 1875, mais que vous aviez, de très bonne heure, émigré à Bruxelles où votre père, conseiller à la Cour de Cassation, vous fit inscrire plus tard à la faculté de Droit. Votre famille appartenait à cette bonne bourgeoisie gantoise de culture française, où les études sont fort en honneur, où les carrières libérales sont particulièrement visées. Un de vos frères est avocat, un autre a construit l'hôtel-de-ville de Saint-Gilles ; un troisième enseigne le sanscrit à l'Université de Bruxelles. Voilà qui situe aussitôt un milieu, et ce qu'il contient de favorable à l'orientation intellectuelle d'un jeune écrivain. On travaillait autour de vous, et vous-même vous avez travaillé.

Un de vos oncles avait connu, avait aimé Lamartine. Faut-il chercher dans ce souvenir l'origine secrète du choix que fait un adolescent, lorsqu'il hésite entre divers chemins ? Et quand vous avez décidé de suivre le plus noble de tous, l'image du grand poète vous dirigeait-elle à votre insu ? Je ne suis pas très éloigné de le croire. Qui dira le mystère des éclosions, dans une âme encore toute fraîche des rosées de l'enfance ? Certes, vous n'étiez point né pour la poésie lyrique. Un cerveau comme le vôtre se plaît surtout à l'analyse, et si vous goûtez finement l'art des vers, comme il sied à un honnête homme, la clarté d'un raisonnement précis a pour vous plus d'attrait que le ravissement musical de l'esprit. Mais une belle ambition vous animait sans doute. Comme Maurice Barrès, qui fut l'un de vos maîtres et devint l'un de vos amis, vous aspiriez à l'aristocratie de l'intelligence ; et, comme sous le balcon de Bérénice, il y a dans vos premiers écrits un léger parfum romantique. Romantisme de la pensée... Pareil à la poésie, il trouve sa source dans l'imagination, et sème quelques fleurs sur les sentiers qui, par le jardin d'Epicure, vous conduisaient doucement au scepticisme.

Ainsi préparé par la vie, orné déjà d'une précoce culture, qu'alliez-vous faire ? Les dieux, dont l'un ressemblait beaucoup au directeur du *Petit Bleu*, décidèrent de votre sort : vous seriez journaliste. Mais elle est ample et vague, la signification de ce mot. « Le journal, monstrueuse hypertrophie de l'instant », a dit Albert Sorel qui détestait la presse. Vous, Monsieur, vous avez adopté pour votre usage la délicieuse définition des Goncourt : « Trois sous d'histoire dans un cornet de papier ».

L'histoire de l'art, des mœurs et des idées vous a inspiré deux beaux livres dont je dirai quelques mots tout à l'heure. Ils se classent à part dans votre œuvre, comme ce gros volume de *la Belgique illustrée*, si richement nourri, où vous décrivez à souhait les monuments et les coutumes, les choses et les gens de chez nous. Mais l'histoire politique s'offrait à vous dans le cadre même de vos fonctions habituelles. En 1910, vous partez pour l'Alsace et la Lorraine avec votre ami M. Léon Souguenet, aussi lettré, aussi intelligent que vous l'êtes. Vous regardez autour de vous, vous interrogez avec méthode, avec adresse, des hommes bien placés pour vous instruire. Tous deux vous savez voir et vous savez entendre, vous savez réfléchir et comparer. Et quand vous rentrez à Bruxelles, indignés des petitesse et des brutalités de l'oppression teutonnes, mais le cœur gonflé d'admiration pour l'énergie d'un petit peuple résolu à ne jamais céder, il se trouve que ce reportage de deux journalistes forme non seulement un livre d'une belle qualité littéraire par sa ferme prose, mais un livre vécu et pensé, à la fois très animé, très ardent, très réconfortant et très douloureux, — un livre dont je puis attester qu'il dit vrai, car j'ai visité comme vous l'Alsace et la Lorraine lorsqu'on les prétendait prussiennes, et j'ai connu toutes vos émotions.

Ce livre, où vous faites apparaître l'Alsace conquise mais

indomptée, c'est *la Victoire des Vaincus*. Si le peuple belge avait eu besoin d'un exemple de constance, en 1914, il n'aurait pas eu à le chercher ailleurs.

De ce voyage au pays des vaincus, vous et votre compagnon vous reveniez en vainqueurs. Mais déjà vous aviez entrepris une commune conquête : avec votre ami à tous deux, Georges Garnir, vous vous étiez emparés de Bruxelles par surprise en y lançant un brûlot, je veux dire un journal. C'était ce *Pourquoi Pas ?* spirituel, impertinent, malicieux, parfois injuste mais bon enfant aussi, dont le secret, — je le divulgue, — est de montrer qu'il a des griffes pour faire ensuite impunément patte de velours. D'autre part, avec les deux fiers poètes que sont MM. Georges Marlow et Grégoire Le Roy, vous fondiez une revue littéraire, le *Masque* ; et dès ses premiers numéros cette revue se révélait comme la plus élégante qu'on eût publiée en Belgique.

Dans les belles-lettres aussi bien que dans le journalisme, vous n'aviez donc connu que des succès quand éclata soudain la tempête de la guerre. Une de ses vagues énormes vous soulève et vous entraîne... Mais le naufragé que vous êtes alors sent bientôt un terrain solide sous ses pieds. Des amis vous accueillent à Paris. M. Philippe Berthelot vous appelle au service de la Propagande. Hommage enviable entre tous, le grand prix Lasserre vous est décerné. La presse parisienne vous ouvre — non pas « ses colonnes », comme le prétendent certaines gens brouillées avec l'architecture, mais simplement et largement ses salles de rédaction. Vous étiez sauvé, ayant bien mérité de l'être.

Les plus méchants de vos meilleurs amis vous accusaient jadis de savourer voluptueusement les délices de la paresse... Ah ! que vous leur donnez tort, à ce moment là ! Loin de sommeiller sur vos succès, vous travaillez comme quatre. Un petit livre de vous se hâte d'analyser *les Jours inquiets*,

les mœurs et la psychologie de Paris dans la guerre. Vous célébrez les villes martyres. Vous combinez votre *Anthologie* des écrivains belges de langue française. Vous rééditez, en le complétant, un livre considérable : *la Belgique illustrée*. Dieu me pardonne ! vous trouvez encore le temps de dire des choses très graves aux lecteurs d'un recueil suédois...

Une pareille activité, si judicieusement conduite, vous donnait quelque droit à des récompenses morales. La plus brillante, c'est assurément cette situation que vous occupez à Paris dans le monde de la presse française et de la presse internationale. Mais la plus chère à votre cœur, je la trouve sous les beaux arbres de votre ermitage, à la Malmaison ; je la vois toute vivante dans la joie de cette habitation si hospitalièrement ouverte, où M^{me} et M^{lle} Dumont-Wilden accueillent avec une gracieuse animation des visiteurs constamment renouvelés. Je la connais, cette maison. Elle déborde de rires et d'aimables propos, et je crois bien que, pour y écrire, vous cherchez jusque sous les toits une solitude propice au travail. Votre jardin n'est séparé du mien que par un long mur tout revêtu d'un lierre mitoyen, — un lierre exubérant, un lierre désordonné qui joue à colin-maillard avec les seringas, et se permet toutes les extravagances. Or il est délicieux de voir, au plus haut de ce mur, apparaître dans le feuillage les deux petits minois de vos exquises fillettes. A demi-perdus dans la ramure, Lucile et Nicole appellent le vieux voisin qui est leur grand ami. Toutes deux babillent comme des fauvettes ; et leurs voix sont si fraîches, leurs rires d'un tel cristal, que, pour les mieux entendre, le vieux voisin abandonne la plume désormais rebelle qui devrait griffonner le présent discours.

Vous, cependant, héroïque dans votre refuge, sous les comblés, vous n'oubliez pas que les abonnés de la *Revue bleue* risqueraient de n'avoir aucune opinion sur les Esthoniens, les Lettons et les Lithuaniens, si vous ne leur donniez généreu-

sement la vôtre. Travaillant à quinze mètres au-dessus du sol, vous considérez toutes choses avec cette sérénité qui règne aux grandes altitudes. Et dans les limites de votre zone d'influence, la paix est assurée pour une semaine au moins.

La politique étrangère, dont vous excellez à parcourir les détours, est sujette à des explosions. Dois-je m'excuser de m'aventurer en souriant dans un si dangereux arsenal ? Non, un rien de malice ne saurait déplaire au directeur du *Pourquoi Pas*, dont la fée Ironie fut la légère marraine. Mais je gage qu'une autre fée, d'un caractère plus grave, s'est penchée sur votre berceau. Il le faut bien pour expliquer ce qu'il y a chez vous de sérieux et de solide. Journaliste, vous l'êtes parce que le destin l'a voulu. Avec cet esprit délié, cette singulière souplesse et un goût décidé pour les questions internationales, je vous vois aussi bien remplir d'autres fonctions. Vous êtes, Monsieur, un diplomate mis en disponibilité dans la presse. Comme les bons diplomates, vous aimez à suivre l'enchaînement des faits, la logique qui relie entre eux les événements et les contraint à des conséquences lointaines. A vrai dire, je ne sais pas si tous les diplomates sont aussi avisés ; mais il est patriotique d'imaginer que les nôtres, du moins, sont des hommes étonnants, et que vous êtes l'un d'eux.

Qui donc parlait jadis de reconstituer l'ancienne Lotharingie ? Je ne sais plus. Ce sont là rêveries d'avant-guerre. Aujourd'hui vous sentez le poids de vos responsabilités, car vous voici, Monsieur, ministre plénipotentiaire dans la République des Lettres, et vous représentez avec éclat la Presse belge auprès de la Presse française. Tout vous désignait pour ce rôle officieux : et les sympathies que vous gardez ici, et celles que Paris ne vous a pas ménagées. Mais comment ne vous eût-on pas accueilli fraternellement là-bas ? Non seulement vous avez, à l'égal de nous tous, passionnément aimé

la France, mais vous avez su exprimer avec élégance les raisons les plus délicates de cette ferveur.

A l'art français, vous consacrez votre plus beau livre : *le Portrait en France au XVIII^e siècle* ; et, pour qui aurait cru n'y trouver que descriptions de tableaux, quelle lumineuse surprise ! Vous parlez des portraits comme il sied, avec précision, avec goût, en critique érudit et sûr. Mais autour de ces toiles voici les modèles qui les ont motivées, et, autour de ces personnages, toute la société que peignirent les Largillière, les Rigaud, les Nattier, les Quentin-Latour. L'histoire de l'art, ainsi comprise, reprend sa signification la plus ample, et vous nous rappelez à propos qu'elle est le reflet fidèle de l'histoire des mœurs. Jamais, en Belgique, le XVIII^e siècle, avec tout ce qu'il a de charme sous sa frivolité et de sensibilité sous son léger appareil, ne fut mieux pénétré qu'il ne le fut par vous en cette œuvre excellente. C'est que vous l'avez beaucoup aimé, ce siècle où la pensée s'entourait de grâce, et que les clairvoyances les plus aiguës accompagnent les lucidités du cœur.

Plus tard, lorsque le Prince de Ligne vous inspire une magistrale étude, vous la retrouvez chez nous, cette société choisie à qui nous devons ce qu'il y a de plus exquis dans la politesse, cette société ouverte à toutes les idées, — volontiers philosophe et un peu voltairienne, qui enfanta « l'esprit européen ». Mais l'esprit nouveau rencontre vos sévérités. Vous n'avez pas pour lui, comme le Prince de Ligne, des indulgences de grand seigneur désabusé. Déjà, et comme sans y toucher, à propos de Quentin-Latour et de son entourage, — que vous peignez vous-même en portraitiste psychologue, — vous aviez eu un mot délicieusement terrible : « Dans ce temps-là, l'amour de l'humanité était une maladie épidémique de l'intelligence ». Qu'en penserait-il, cet ancêtre français dont vous possédez la jolie miniature, cet arrière-grand-père à qui

vous ressemblez par les traits, mais qui porte avec fierté le cordon tricolore de « commissaire des guerres aux armées de la République » ? A lire certaines des charmantes et fortes pages que vous avez dédiées à *l'Esprit européen*, — c'est-à-dire, selon votre mot ingénieux, à « l'esprit français en voyage, » — il vous estimerait peut-être un peu dur pour la démocratie où un heureux destin vous a forcé de vivre...

S'il vous paraît sourire trop amèrement dans sa cravate de mousseline, confiez-le moi, cet aïeul récalcitrant. Je lui expliquerai des choses. Je lui conterai qui vous êtes. Mais puisque je vous tiens ici, condamné à m'écouter jusqu'au bout, pourquoi ne vous dirais-je pas à vous-même ce que vous lui répéterez à loisir ?

Dans la spirituelle préface d'un de vos livres, M. Albert Giraud vous définit : « un écrivain qui a des idées générales. » C'est exact. Disciple lointain de Renan, vous vous plaisez dans la région des idées. Vous êtes ravi d'y flâner, en promeneur un peu nonchalant qui ne se hasarde pas à escalader les montagnes, mais qui trouve dans tout ce qu'il voit un divertissement pour ses yeux, et, pour sa pensée, un léger et charmant exercice. Il est fort agréable de vous accompagner dans ces promenades. Vous semblez parfois ne vous être fixé aucune direction précise. Vous feignez de marcher à l'aventure... Telle de vos idées d'autrefois, on dirait soudain que vous l'abandonnez, et vous voilà grandement coupable : car, pour le commun des hommes, notre vérité d'hier doit rester notre vérité de demain et de toujours ; et si notre sens nous a montré quelque nouvel aspect des choses, si une voix nouvelle nous a parlé, il n'importe : le code du troupeau moutonnier nous enjoint de fermer les yeux et de nous boucher les oreilles... Vous, Monsieur, vous prétendez garder le droit de quitter, de temps à autre, le chemin où l'on vous attendait ; mais ces détours ne sont qu'une apparence. Le petit sentier imprévu

qui vous a tenté ne vous écartait guère de la route : il la longeait, d'un peu plus haut, d'un peu plus bas, au flanc de la colline, et vous voici, à l'arrivée, sensiblement fidèle au but que vous aviez choisi. Quel but ? Hé, bon Dieu, la flânerie intelligente, rien de plus, mais dans le sens où l'attiraient vos goûts qui, j'en atteste vos premiers comme vos derniers écrits, furent toujours assez aristocratiques.

Je vous suis, de ces élégants dialogues de votre jeunesse où vous avez inscrit vos espoirs et vos inquiétudes, — tous les *Soucis des derniers soirs*, — jusqu'à ce livre plus récent où vous avez recueilli vos belles études sur *l'Esprit européen* ; et vous m'apparaissez, là-bas comme ici, semblable à vous-même. Oui, un dilettante de la pensée ; un collectionneur artiste, qui connaît les idées et les assemble selon leurs races, mais paraît souvent les choyer pour leur beau plumage plutôt que pour la chanson, rauque ou mélodieuse, qu'elles pourraient faire entendre. Parmi les personnages de vos premiers contes, il y a toutes sortes de philosophes. Je me rappelle Hermocrate, le dur Kantien, et cet analyste que vous nommez Etienne. Mais il en est un qui vous ressemble d'assez près par le détachement et par l'ironie. Celui-là, c'est Arsace, le pessimiste converti. Il ne cherche plus à mener des disciples ; mais à qui le questionne sur ses doctrines, il montre en souriant la danse des vagues sous les rayons, la danse des vagues...

C'est en artiste que vous contemplez la danse des idées ; c'est en artiste que vous ressentez la nostalgie des sociétés disparues ; et en artiste encore, épris des nobles ordonnances, vous faites parfois la moue à la démocratie moderne, soupçonnée de jeter des frondaisons hasardeuses parmi la symétrie bien taillée d'un jardin de Le Nôtre.

L'esprit de la Révolution, ou plus exactement l'esprit de liberté, s'opposerait-il donc au véritable esprit français ?

Il ne le représente pas tout entier assurément ; mais je dirais volontiers, et vous aussi peut-être, qu'il en est un des éléments naturels. Si vous n'étiez pas tout près de l'affirmer, comment auriez-vous si profondément compris, comment auriez-vous commenté avec une si manifeste, une si lumineuse sympathie, l'art d'un Quentin-Latour ? Comment auriez-vous situé à sa très haute place cet indépendant intraitable ? comment auriez-vous pu voir en son œuvre « l'aboutissement des efforts séculaires de toute une race » ?

Mais en considérant les choses d'un peu plus haut, peut-être serons-nous d'accord pour dire qu'il exista toujours, dans le conscient ou le subconscient de l'homme, deux forces en conflit. Elles régissent nos jugements sur les sociétés et, malgré nous, sur les arts et les lettres. Les modernistes sentent bondir en eux les Rythmes de la vie ; les traditionnalistes invoquent l'Harmonie qui ordonne. Mais il n'est point d'œuvre authentiquement belle qui ne participe de la raison ; et il n'en est point de vivante, où la raison dominatrice ait étouffé l'instinct. Et voilà précisément quel est le génie de la France : depuis l'architecture ogivale, dont la liberté ne fut jamais dépassée, jusqu'à la tragédie de Racine où triomphe l'harmonie, et depuis Rabelais jusqu'à Puvis de Chavannes, c'est le merveilleux équilibre de l'instinct et de la raison. Que l'un raidisse un peu plus son énergie, que l'autre fasse peser un peu plus sa rigueur, tous deux, dans l'art français, subsistent et se complètent. Voilà pourquoi la France est notre éducatrice ; voilà pourquoi vous lui avez donné, comme nous, les plus nobles élans de votre esprit. Ce que l'invention propose, chez elle la grâce le dispose. Elle est le charme qui persuade et la sagesse qui concilie.

Oui, la France continue pour nous les enseignements de la Grèce. En ajoutant à l'antique idéalité d'un Platon une idéalité plus sensible, elle réalise entre les forces de l'Instinct et celles

de la Raison un accord sans cesse renouvelé ; et comme la Grèce d'autrefois, comme l'Italie de la Renaissance, elle nous offre ce don suprême de joie et de beauté : la liberté dans l'harmonie.

Discours de M. Dumont-Wilden

Mesdames, Messieurs,

Mes chers Confrères,

Dans le compliment de bienvenue qui vient de m'être adressé, et où je vois tant d'indulgence, de complaisance et d'amitié, que je ne sais si mes remerciements doivent aller à des amis qui m'accueillent ou à des confrères qui m'ont fait l'honneur de m'élire, M. Albert Mockel a bien voulu reconnaître en moi ce qu'un grand poète allemand appelait « le bon Européen ». S'il a dit vrai, ce que je voudrais croire, si j'ai su faire apparaître dans mon œuvre le sens de l'Europe, c'est en grande partie à Iwan Gilkin que je le dois ; c'est dans sa conversation que, jadis, j'ai trouvé la semence des idées que j'ai développées plus tard, et parmi toutes les raisons que j'ai de vous témoigner de la gratitude, celle qui me touche le moins ne sera pas que vous m'avez donné le droit et le devoir d'exprimer ma reconnaissance au grand poète et au penseur ingénieux dont j'ai l'honneur d'occuper la place.

« On ne voit clairement que ce qu'on a perdu », dit-on. De même, ce n'est que lorsqu'ils ont disparu de la scène du monde qu'on s'aperçoit de la place que certains hommes y tenaient. Il y a trop peu de temps qu'il nous a quittés pour que j'aie besoin d'évoquer devant vous l'image d'Iwan Gilkin. Il fut votre premier directeur, et vous avez tous présents à la mémoire ce fin visage un peu empâté par la maturité, mais

qu'un regard resté étonnamment jeune animait d'une bienveillance où les passions, la combativité de jadis, avaient laissé subsister une sorte d'ironie voilée. Vous avez tous connu et aimé la grâce de son commerce, l'inaltérable aménité de son caractère, toujours prêt à faire à la vanité d'autrui les sacrifices qu'exige une parfaite sociabilité. La simplicité de ses manières, la familiarité de son accueil, la bonhomie à peine narquoise qui lui faisait traiter en camarades les plus humbles de ses confrères, ont fait que beaucoup de ceux qui l'ont approché et connu ont attendu cette sorte d'inventaire que l'on fait à la mort d'un écrivain pour s'apercevoir que celui qu'ils venaient de perdre était un des plus beaux poètes et un des esprits les plus puissants qu'ait comptés la Belgique, et même l'Europe de son temps.

Iwan Gilkin est né à Bruxelles, le 7 janvier 1858. Sa vie littéraire s'est donc étendue sur le dernier quart du XIX^e siècle et sur le premier quart du XX^e. Ce fut une époque prodigieuse : il nous est arrivé, sans doute, à nous qui y avons vécu, d'en méconnaître étourdiment l'intérêt. C'est le propre des hommes d'imagination — il faut bien supposer que tous les hommes de lettres sont des hommes d'imagination — d'embellir un passé qu'ils n'ont point connu, d'aspirer passionnément à un avenir auquel ils donnent la splendeur du rêve, et de considérer le temps où le hasard les plaça comme un temps d'exil. Ce besoin de vivre hors du siècle que notre confrère Albert Giraud exprima avec tant de splendeur, nous l'avons tous plus ou moins éprouvé. Mais maintenant que l'âge nous permet de voir les choses avec un peu plus de recul, nous nous rendons compte de notre injustice, et nous nous disons que les historiens futurs nous envieront sans doute d'avoir traversé une époque aussi ardente, aussi contradictoire, aussi bourdonnante d'idées et de passions, une époque qui a vu le monde changer plus profondément et plus rapidement qu'au-

cune autre. A bien examiner, il y a bien plus de différence entre la société de 1858 et la société d'aujourd'hui qu'entre la société de 1658 et celle de 1758. L'avenir dira peut-être, du moins je le crois, que cette révolution française, qui apparut à nos pères comme un bouleversement inouï, ne fut qu'un petit accident historique, au regard de la révolution aux cent actes divers à laquelle nous assistons et qui intéresse le monde entier. Que sera-t-elle ? Où nous mènera-t-elle ? Nous n'en savons rien. Il serait bien vain d'essayer de le prévoir. Mais ceux qui, dans le tourbillon de la vie contemporaine, ont le temps de réfléchir à ce qui se passe autour d'eux, ont l'impression d'assister un peu en aveugles à des événements prodigieux. Le décor même de la vie n'a-t-il pas plus changé en vingt ans que dans un siècle ? L'automobile, les progrès de la construction métallique, l'emploi du ciment armé, la lumière électrique, ont modifié à ce point l'aspect de nos villes que Gilkin quand, dans les dernières années de sa vie, il lui arrivait d'évoquer le Bruxelles de son enfance, pouvait se croire transporté dans une autre planète. Cette remarque n'est pas de moi : elle est de Gilkin lui-même. Il me la faisait lors d'une des dernières conversations que nous eûmes ensemble l'année même de sa mort, et il l'accompagnait de ce sourire à la fois narquois et émerveillé que lui inspirait le spectacle changeant de la vie.

C'est que personne plus qu'Iwan Gilkin n'avait été frappé de cette grandeur tragique de notre temps. Bien avant que la guerre eût imposé à tous le sentiment du bouleversement universel que subissent la société et le monde, il avait prévu cette révolution profonde qui s'opère en ce moment dans les mœurs, les idées, la morale, la politique, l'ordre social tout entier et que, suivant notre âge ou l'inclination naturelle de notre esprit, nous envisageons avec une immense inquiétude ou un immense espoir. Sa raison la lui faisait craindre, mais comme avant tout il était poète, il s'enivrait à la vivre, de la

plus ardente curiosité. Oserais-je dire qu'il en jouissait comme il avait joui de la douce quiétude de ses années de jeunesse ? Il était de cette race élue que le spectacle de la vie et le plaisir d'y voir clair consolent de tout. Aussi personne n'a-t-il vécu avec plus d'intensité l'époque admirable où sa destinée l'avait placé. Ce poète, ce contemplateur altissime, qui a voulu réconcilier Zeus et Prométhée, a été passionnément de son temps et de son pays. Je vous ai dit qu'il m'avait fait découvrir l'Europe ; à combien de gens n'a-t-il pas fait découvrir la Belgique, microcosme européen ? C'est ce qui fait la grandeur de son œuvre et l'intérêt de sa légende, c'est-à-dire de son attitude devant la vie.

Si les transformations qui se sont opérées dans le monde entier au cours de ces cinquante années qui englobent la vie littéraire de Gilkin sont considérables, celles que la vie belge a subie dans ce laps de temps sont particulièrement étonnantes. Le Bruxelles où le petit Iwan Gilkin fit ses premiers pas était encore un Bruxelles tout provincial, qui avait conservé intactes ses vieilles mœurs bourgeoises. Capitale d'un jeune Etat encore mal assuré de son sort, la ville, enchevêtrée de ruelles étroites et pittoresques, n'avait d'une grande ville que ce quartier du Parc qui lui rappelait le temps où elle n'était que l'aimable résidence d'un gouverneur général autrichien. Sauf dans quelques salons très fermés de la vieille aristocratie, la vie de société y était à peu près inconnue. Quant aux bourgeois, leurs affaires finies, ils n'avaient guère d'autres distractions que d'aller à l'estaminet jouer aux cartes en buvant de la bière avec leurs collègues ou leurs égaux, car les classes étaient alors fortement tranchées. Le café lui-même, le café tel que nous le connaissons aujourd'hui, et tel qu'il devait jouer son rôle dans notre vie littéraire, n'existait pas. La plupart d'entre ces bourgeois, d'ailleurs, ne sortaient guère de leur maison qu'ête et confortable, où ils goûtaient en famille

ce bonheur très sage et un peu engourdi décrit dans le fameux sonnet de Plantin.

C'est de cette bonne bourgeoisie moyenne qu'est sorti Iwan Gilkin. On en a peut-être exagéré l'ignorance et l'inculture. Les écrivains de la *Jeune Belgique* eux-mêmes, par une réaction bien naturelle contre leur milieu, ont représenté la Belgique d'alors comme une incurable Béotie. Ce n'est pas exact. Ces bourgeois belges du milieu du XIX^e siècle lisaient beaucoup, ainsi qu'en témoigne le succès des éditeurs qui firent de la contrefaçon. Un grand nombre d'entre eux, les avocats, les médecins, les fonctionnaires, savaient le latin. S'ils appartenaient au monde libéral, ils avaient chez eux les œuvres complètes de Voltaire ; s'ils étaient catholiques, ils se passionnaient pour le *Génie du Christianisme*, ou pour l'œuvre de Montalembert. Seulement, comme il n'y avait pas de milieu littéraire national, leur culture n'était qu'un reflet pâli et attardé de celle de Paris. Le mouvement de la *Jeune Belgique* dont Gilkin devait être le théoricien sinon le chef, fut la première manifestation littéraire d'une conscience nationale qui existait sans doute depuis longtemps en puissance, mais qui sommeillait.

On s'est étonné de ce que les provinces qui forment l'actuelle Belgique, après avoir donné aux lettres européennes, soit françaises, soit flamandes, soit latines, tant de grands écrivains : Froissart, Commines, van Maerlant, Ruysbroeck, Juste Lipse, Marnix, le Prince de Ligne, pour ne citer que ceux qui me viennent à l'esprit, aient été ensuite si complètement muettes. Comment en eût-il été autrement ? A l'époque où toutes les grandes civilisations européennes se centralisent, la Belgique est sans capitale. Les populations qui vivent sur son sol, unies par une certaine communauté de mœurs, d'habitudes sociales et d'intérêts, ainsi que par un égal amour des libertés locales, ce qui — l'événement l'a prouvé — suffit bien

à former une nation, ne s'étaient pas encore constituées en un Etat souverain. Aussi tous ceux qui pensent, se tournent-ils alors tout naturellement vers le centre de leur culture. Ils émigrent vers Paris où, n'ayant pas de génie — c'est rare, le génie — ils disparaissent dans la cohue. Aurions-nous eu quelques-unes de ces petites capitales régionales comme en connurent l'Allemagne et l'Italie, avec leurs princes-mécènes et leurs aimables petites Cours d'opérette, que peut-être les éléments d'une littérature originale qui sommeillaient dans nos provinces se seraient développés. Mais c'est douteux. Le rayonnement de la littérature française, et sous sa forme la plus centralisée, la plus parisienne, était alors tellement fort qu'il absorbait tout. Tout au plus peut-on dire que, si nous avions eu plus de chance en fait de gouverneurs généraux, si nous avions été gouvernés par des princes lettrés, la Cour de Bruxelles eût joué dans l'Europe française un autre rôle que celui d'auberge des princes en exil.

Nous n'eûmes même pas cette chance : la Cour de Bruxelles au XVIII^e siècle, la cour des gouverneurs généraux, décente et aimable encore qu'un peu guindée, était la moins curieuse et la moins lettrée de l'Europe. Quand elle eut disparu, Bruxelles ne fut plus qu'une préfecture parmi d'autres préfectures, puis une ville de province parmi d'autres villes de province. Quand, en 1830, elle devint une capitale, elle mit quelque temps à s'en apercevoir — on nous a toujours reproché d'avoir l'esprit un peu lent. Et ce furent des Français, les proscrits de 1852, qui, en apportant parmi nous les habitudes et les fièvres de la grande ville, nous apprirent que Bruxelles commençait à devenir une grande ville, *une vraie capitale*. En 1880, elle ne se doutait pas encore qu'elle pourrait devenir une capitale littéraire, et il fallut l'espèce d'insurrection de cette folle jeunesse qu'on appela la *Jeune Belgique*, pour le lui persuader. Quoi d'étonnant à ce que des

jeunes hommes, qui, sans prendre l'étiquette nationaliste qui, alors, n'existait pas, voulaient doter leur pays d'une littérature nationale, rencontrant de la part de ceux qui logiquement auraient dû les soutenir une inexplicable résistance, les aient traités comme d'incurables béotiens ? C'est pourquoi toutes les conférences que vous avez entendues sur la naissance du mouvement littéraire belge, ont toujours débuté par un tableau très sombre et passablement caricatural du milieu belge : Alors vint Max Waller, qui le premier en Belgique...

C'était cependant d'un milieu cultivé et assez lettré que tous ces fondateurs de la *Jeune Belgique* étaient issus, mais lettrés à l'ancienne mode, et sans aucune communication avec les jeunes écoles qui renouvelaient alors la sensibilité littéraire en France. La Belgique d'avant 1880 n'était pas une Béotie, mais elle retardait.

Quant à Iwan Gilkin, lui-même, il fit sous la direction de son père d'abord, puis de ses maîtres du collège Saint-Louis, de très fortes études classiques. S'il n'avait pas encore écrit de vers, quand il partit pour l'Université catholique de Louvain où il fit son droit, il connaissait toute la littérature française ancienne et contemporaine, et s'enivrait des grands poètes romantiques. Dans ces groupements spontanés qui se forment parmi les jeunes gens vers la vingtième année, on ne sait jamais qui fut l'initiateur. Mais il est permis de croire, étant données sa tournure d'esprit et l'immense lecture qu'il avait déjà, que ce fut Iwan Gilkin qui fournit à la petite société d'où sortit la *Jeune Belgique*, la plupart de ses idées directrices et de ses impulsions sentimentales.

Je ne referai pas l'histoire de la *Jeune Belgique* : vous la connaissez tous. Il n'est pour ainsi dire pas un écrivain belge qui ne l'ait racontée au moins une fois au cours d'une conférence ou d'une étude littéraire à l'usage de l'étranger. Et

Gilkin, lui-même, dans le discours inaugural qu'il prononçait dans cette même salle, lors de l'ouverture de l'Académie, a décrit ce jeune mouvement littéraire avec des traits si justes, une documentation si ample, à laquelle son humour attendri donnait un incomparable charme que ce serait un manque de convenance que d'essayer de le refaire après lui. *La Semaine des Etudiants*, où il collaborait avec Albert Giraud, Emile Verhaeren, Ernest van Dyck, Emile van Arenbergh, Edmond Deman, la conjonction avec *Le Type* de Max Waller, la fondation de la *Jeune Belgique*, avec Giraud, Verhaeren, Eekhoud, Maubel, Valère Gille, Maurice Sulzberger, Ernest Verlant, sous la direction de Max Waller, les grandes querelles avec les critiques des journaux, les écrivains officiels, puis les querelles intestines, la bataille du vers libre, la fondation du *Coq rouge* revue dissidente, tout cela appartient à une histoire littéraire qui a reçu aujourd'hui la consécration des manuels scolaires, et qui ne garde de son aspect légendaire que ce qui est nécessaire pour amuser la jeunesse.

Mais s'il est inutile qu'après tant d'autres, je raconte cette belle histoire, il me sera permis d'essayer d'en caractériser la signification, car elle a eu, sur l'efflorescence du talent d'Iwan Gilkin et sur la formation de son esprit, une influence décisive.

Issus d'un milieu bourgeois, assez cultivé et sain, mais demeuré très provincial, ces jeunes gens du groupe de la *Jeune Belgique*, lorsque, au sortir de l'Université, ils s'installèrent à Bruxelles — généralement pour faire leur stage — y découvrirent la grande ville. Peut-être même, grâce à leurs maîtres parisiens — dont ils ne connaissaient que les livres et qui, arrière-romantiques, baudelairiens, naturalistes et décadents, décrivaient, commentaient et maudissaient littérairement une grande ville idéale — virent-ils Bruxelles plus grande ville qu'elle n'était en réalité ? Quand Iwan Gilkin dit :

L'énorme capitale est un fruit douloureux.
Son écorce effondrée et ses pulpes trop mûres
Teignent opulemment leurs riches pourritures
D'or vert, de violet et de roux phosphoreux.

Lâchant un jus épais, douceâtre et cancéreux,
Ses spongieuses chairs fondent sous les morsures
Et ses poisons pensifs font germer les luxures
Et les péchés malsains dans les cerveaux fiévreux,

il est difficile d'admettre que c'est du Bruxelles de 1880 qu'il voulait parler. Et pourtant, en fait d'autre capitale, il n'avait fait qu'entrevoir Paris.

Mais quel crédit ne faut-il pas faire aux poètes ? Gilkin, en voyant planer sur l'aimable vieux Bruxelles de 1880 un reflet du jour sinistre qui éclairait Sodome et Gomorrhe, n'a peut-être fait qu'anticiper...

Toujours est-il qu'au moment où ils fondaient la *Jeune Belgique*, ces jeunes gens tout frais émoulus de l'Université de Louvain, et encore plus ou moins enlisés dans l'atmosphère quiète de leur famille, découvrirent du même coup le café, le tabac, l'alcool, les littératures les plus étrangères et les plus nouvelles, les idées les plus hardies, les philosophies les plus absconses, bref toutes les débauches.

Oui, Mesdames, il y eut un temps où les réunions de la *Jeune Belgique* au café Sesino ou chez ce marchand de vins d'Espagne du Boulevard de la Senne, qu'on avait surnommé Lillas Pastia en souvenir de Carmen, furent sérieusement redoutées des mères ; les capes à l'espagnole que portaient alors Iwan Gilkin et ses amis étant considérées par les familles comme l'indice d'une mauvaise conscience ou tout au moins d'un grave dérèglement d'esprit.

Les familles avaient-elles tout à fait tort ? Le fait est qu'il y avait, dans les essais des « *Jeune Belgique* » d'alors, beaucoup de bizarrerie et parfois de mauvais goût. Ils se jetaient à

corps perdu dans toutes les outrances de l'arrière-romantisme et du naturalisme qui sévissaient alors à Paris, et pratiquaient avec un zèle excessif ce style alambiqué et saugrenu qu'on appelait officiellement « l'écriture artiste », et officieusement « le macaque flamboyant ». Mais c'était là un premier feu de jeunesse. Je n'augurerais rien de bon de l'adolescent qui, placé au carrefour d'Hercule devant les deux chemins : celui du Vice et celui de la Vertu, n'aurait pas d'abord fait quelques pas sur la mauvaise route : le tout est de rebrousser chemin à temps. De même, je n'aurais pas beaucoup de confiance dans l'avenir d'un jeune écrivain de nos jours qui ne commencerait pas par être un peu dadaïste. Les « Jeune Belgique » furent dadaïstes à leur manière et pour leur temps, Gilkin comme les autres. Ils admirèrent avec passion tous les avant-coureurs de la littérature française d'alors : Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Verlaine, Lautréamont, Maurice Rollinat, sans compter leur maître à tous, Baudelaire.

Ce sont ces admirations et ces fièvres de jeunesse qui se sont exprimées dans les premiers poèmes de mon glorieux prédécesseur, *La Damnation de l'Artiste*, *Ténèbres*, *Stances dorées*, qui furent réunis plus tard sous ce titre collectif *La Nuit*.

Depuis la publication de *La Nuit*, la poésie française a passé par bien des avatars divers. La poésie musicale de Verlaine l'a conduite au symbolisme. Elle a passé par l'hermétisme savant de Mallarmé, par la fantaisie aérienne et métaphysique de Jules Laforgue, pour revenir, avec Moréas et l'école romane, au néo-classicisme qui fait contrepois à cette poésie d'allusions mystérieuses qui semble être l'aboutissement final de l'esthétique mallarméenne. Aussi les poèmes voluptueux et sataniques de Gilkin avaient-ils grande chance de se démoder. Quelle est la littérature qui ne se démode pas plus ou moins ? Or ils ont résisté à l'épreuve du temps. Ce n'est pas seulement pour nous, qui sommes presque les contemporains de Gilkin,

qu'ils ont conservé leur valeur d'émotion, mais aussi pour un jeune public qui, j'ai eu la joie de le constater bien des fois, en goûte encore l'harmonie profonde.

Certes, dans un recueil aussi abondant, aussi dense que *La Nuit*, tout n'est pas d'une égale qualité. Quelques pièces, à mon sens, portent un peu trop profondément l'empreinte du satanisme livresque qui était de mode entre 1880 et 1895 ; le poète, par une complaisance bien compréhensible pour ses souvenirs de jeunesse, n'a pas eu le courage d'élaguer certains morceaux qui paraissent n'avoir eu d'autre objet que d'étonner « le Bourgeois ». Mais l'ensemble du livre est empreint de cette poésie profonde que comportent les lieux communs éternels, et la forme, presque toujours impeccable, d'un vers merveilleux, imagé et sonore, d'un vers qui peut être considéré comme le modèle du vers parnassien, lui confère cette éternité que donne un art arrivé à sa perfection.

On a reproché au Gilkin de *La Nuit* une inspiration presque exclusivement baudelairienne. Certains critiques n'ont voulu voir en lui qu'un disciple très docile de l'auteur des *Fleurs du Mal* ; on l'a appelé le Baudelaire belge, formule trop simple et manifestement fautive. D'autres, depuis, dans une intention apologétique, ont prétendu qu'il ne devait rien au grand poète français. C'est assez malaisé à soutenir, et l'on imagine difficilement que *La Nuit* eût pu paraître sous la forme que nous lui connaissons, si les *Fleurs du Mal* n'avaient pas existé.

Mais pourquoi la source poétique découverte par Baudelaire serait-elle désormais interdite ? Baudelaire a introduit dans la poésie française quelques lieux communs émouvants, dont personne ne s'était servi avant lui, mais qui ont provoqué dans l'âme de son temps de telles résonances qu'on ne peut douter qu'ils y existaient à l'état latent, avant qu'il ne leur eût donné une splendide expression. Si Gilkin, dans cette nouvelle province de la littérature française qu'était alors la

Belgique, en sentit si impérieusement la puissance qu'il ne put concevoir la poésie sous une autre forme, c'est qu'ils répondaient à sa nature profonde.

Tous ces lieux communs baudelairiens se ramènent en somme à la poésie du péché, ou à la poésie du voyage vers l'impossible, ce qui peut-être revient au même. Poète dangereux, poète maudit, poète satanique, Baudelaire n'en est pas moins un poète catholique. Sans un fond de sentiments catholiques, la poésie du péché en général, et la poésie de Baudelaire en particulier, perd toute action et toute portée et Gilkin, sans doute, n'aurait pas subi son irrésistible attraction, s'il n'avait pas été, lui aussi, de formation catholique. L'enseignement du collège Saint-Louis et celui de l'Université de Louvain sont donc, dans une certaine mesure responsable de ce satanisme ingénu.

La poésie de *La Nuit* naît de la soudaine confrontation d'un jeune catholique ardent et imaginaire avec le monde moderne, avec cette civilisation urbaine qui a bouleversé tant d'âmes, donnant aux unes la trempe de l'acier le plus pur, rouillant les autres de la lèpre la plus honteuse. La crise qui, dans le plan intellectuel, se traduit par l'évolution d'un Renan, donne, dans le plan sentimental la poésie d'un Baudelaire ou d'un Gilkin. L'Église, avec raison, est bien plus indulgente au second qu'au premier : elle est toujours prête à accueillir ses fils prodigues, et le satanisme poétique d'Iwan Gilkin ne l'empêcha pas d'être, pendant des années, le fidèle et brillant collaborateur du *Journal de Bruxelles*.

D'ailleurs, dira-t-on, ce satanisme, ce faisandage, cet attrait du péché, ce n'était, chez Gilkin, que de la littérature.

Sans doute, Gilkin n'a jamais commis les péchés qu'il dénonce et décrit avec une si somptueuse complaisance. Ses amis, dont nous avons été, que nous avons connus, que nous connaissons encore, n'ont pas été les héroïques débauchés

dont il rapporte les propos. Il n'a jamais invité le Diable à sa table et, s'il a connu des sorciers, c'étaient d'innocents sorciers littéraires de l'école du Sâr Peladan. Mais il n'en est pas moins vrai que ses éloquents et somptueux poèmes de *La Nuit* traduisent un singulier attrait pour l'inexploré, pour l'interdit, pour les pensées les plus dangereuses. C'est surtout aux poètes que l'on peut appliquer le mot de Benjamin Constant : « Nous ne sommes jamais ni tout à fait sincères ni tout à fait de mauvaise foi ». Cela peut mener loin, surtout quand on a reçu la délicate et profonde formation psychologique du catholicisme. Mais, à côté du poète et de l'artiste, il y avait, chez Iwan Gilkin, un intellectuel de grande race, un de ces intellectuels à qui les excursions les plus dangereuses sont permises, parce que la plus ferme raison, la raison cartésienne, les tient toujours par la main et les retient à temps au bord de n'importe quel gouffre. Barbey d'Aurevilly a dit des *Fleurs du Mal* : « Après un tel livre, l'auteur n'a plus qu'à entrer au couvent, ou à se tirer une balle dans la tête ». Eût-on pu dire la même chose de *La Nuit* d'Iwan Gilkin ? C'eût été prendre la littérature bien au tragique. Dans tous les cas, il devait montrer qu'il y a une échappatoire. C'est la route qu'ouvre à l'âme la plus ulcérée, l'intelligence et la curiosité.

En publiant *La Nuit*, Iwan Gilkin avertissait le lecteur que ce recueil n'était que la première partie d'une composition dont les divisions suivantes seraient intitulées : *L'Aube* et *La Lumière*. « L'auteur l'avoue en tremblant, disait-il : il tente d'accomplir sur un plan lyrique le sublime pèlerinage de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis ». N'était-ce là qu'une précaution oratoire, ou bien eut-il réellement l'intention de décrire la vertu et le bonheur après l'inquiétude et le vice ? Toujours est-il qu'il n'accomplit point le dessein qu'il annonçait : la Vertu est beaucoup moins pittoresque que le Vice ; ce qui reste de vivant de l'œuvre dantesque, c'est l'Enfer, et

le plus austère des prédicateurs trouve plus de plaisir s'il est éloquent à peindre le péché sous les plus sombres couleurs qu'à parler des vertus les plus suaves : la suavité est toujours un peu fade.

Je ne crois pas en tous cas qu'on puisse rattacher à cette intention que manifeste Gilkin le volume qui suit la publication de *La Nuit : Le Cerisier fleuri*. Le poète lui-même s'excusait presque de le publier. « Voici, disait-il, un petit cahier de vacances ». Odelettes familières, compliments à des amis, petits vers de circonstances, ces poèmes légers et faciles où s'amusait sa virtuosité, ont pour principal intérêt, en effet, de montrer qu'à côté du sombre et éloquent poète de *La Nuit*, il y avait un aimable et joyeux compagnon fort heureux de vivre, et qui savait mettre des entr'actes dans le grand drame pessimiste qu'il se jouait à lui-même. Une distraction de vacances, *Le Cerisier fleuri* n'est pas autre chose dans son œuvre. L'évolution de son esprit vers un idéal plus large, plus humain, plus compréhensif ne devait se traduire littérairement que plusieurs années après, dans son grand poème philosophique *Prométhée*.

Ce qui ramena Gilkin vers ce bel équilibre, cette belle santé morale, cette sérénité que nous lui avons connue, ce fut un événement d'ordre privé auquel je m'excuse de faire allusion, mais dont je ne pourrais me dispenser de parler, puisqu'il en a fait le penseur apaisé, clairvoyant et souriant que nous avons connu et qui laissera, dans l'intelligence belge, une inoubliable trace. Le poète maudit doit à sa légende de vivre seul. Gilkin se maria et il trouva dans le mariage un bonheur qui ne laissait aucune place aux malédictions qu'un écrivain peut adresser au ciel. Qu'on me permette ici de m'incliner respectueusement devant celle qui le révéla à lui-même et lui donna la paisible sagesse, la souriante indulgence d'un philosophe qui sait tout le mal qu'il faut penser des hommes en

général, mais qui est toujours prêt à tout leur pardonner en particulier.

La Nuit, c'était tout de même un cri de révolte ; les responsabilités du mariage et de la famille devaient apprendre au poète la nécessité de l'acceptation. Le sens profond de *Prométhée*, c'est la conciliation de la révolte et de l'acceptation. Si le Titan se rebelle contre Zeus qui est la Loi du Monde, c'est qu'il n'a pas compris son unité, c'est qu'il n'a point compris la nécessité de la Douleur, de l'Injustice, de « la rupture d'équilibre », comme disait Renan, qui est la condition du progrès humain. Quand il a compris le secret de l'unité divine, il entonne un hymne à la Vie qui est un des plus beaux morceaux lyriques que Gilkin ait écrits.

Ce n'est pas ici le lieu ni d'analyser, ni de critiquer cette philosophie. Cela ne se pourrait faire que devant des spécialistes ou, du moins, devant un public fort informé des subtilités du langage métaphysique. Imitons le bon goût de Gilkin qui, réservant à quelques-uns ce qu'on pourrait appeler la face ésotérique de sa pensée, lui donnait la forme d'une poésie immédiatement perceptible par tous. Toujours est-il que c'est cette conception de l'Univers et du Divin qui lui permit cette espèce de sérénité que nous lui avons connue dans les dernières années de sa vie.

Il était en effet de ces hommes qui ont besoin de donner un fondement philosophique à leur activité. Il ne pouvait s'empêcher de réfléchir sur lui-même, sur la vie, sur son pays, sur l'Europe et sur le monde. Quand on a cette tournure d'esprit, on ne peut guère adopter que par ironie la formule du bonhomme Pangloss : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ». Si le mariage, la famille, la conscience de ses responsabilités sociales avaient arraché Gilkin au pessimisme sentimental et un peu livresque dont *La Nuit* est l'expression, son intelligente maturité avait laissé subsister, avait même

affermi en lui un pessimisme intellectuel autrement amer. Très passionné dans sa jeunesse pour la vie littéraire, la jolie vie un peu rétrécie, mais si amusante des petites revues et des coteries poétiques, Gilkin, avec son immense lecture sans cesse accrue, en avait vite compris la vanité. Sa collaboration au *Journal de Bruxelles*, et l'excellente école du journalisme — car, quoi qu'on en ait dit, le journalisme est une excellente école pour l'écrivain, l'école de la vie — l'avaient amené à étudier de très près toutes les questions de politique et d'économie qui passionnaient l'humanité contemporaine. Tout l'intéressait. Il avait des idées sur tout, même sur les mystères du change, et sur la théorie de la valeur.

Or, ces excursions dans les domaines les plus divers de la pensée présente et passée, devaient incliner son esprit vers les rêveries magnifiques et pseudo-scientifiques de la philosophie de l'histoire. « Petite science conjecturale », disait Renan. Oui, mais elle a fini par être la préoccupation principale des plus nobles esprits. Prévoir est une maladie du cœur, mais il n'est pas d'intelligence royale qui, tout en convenant de la vanité de ces rêveries, n'ait cherché à prévoir ou, mieux encore, à deviner la loi du développement humain.

Ce fut, durant la seconde moitié de sa vie, la préoccupation constante de Gilkin. On dirait qu'il se souvenait qu'à l'origine, le même mot désignait le prophète et le poète ; mais le prophète qui connaît l'histoire est généralement plus près de Jérémie que de Jaurès. Un des auteurs favoris de Gilkin, l'historien américain Brooks Adams, dans un livre à la fois séduisant et confus, *La loi de la civilisation et de la décadence*, avait cru découvrir que les peuples, suivant une courbe fatale, vont d'une civilisation décentralisée, imaginative et guerrière à une civilisation centralisée, économique, mais où les forces se dessèchent sous le souffle empoisonné de l'instinct acquisitif ou, pour parler plus simplement, de la soif de l'or. Notre

poète très frappé par cette théorie, avait cru lire dans ce livre la condamnation de notre Europe. Parvenue au terme d'une civilisation où nous voyons la puissance économique concentrée dans un nombre de plus en plus restreint de mains, n'est-elle pas arrivée au terme fatal qui détermina la désagrégation des civilisations romaine et byzantine? N'entendrions nous pas sonner l'heure où le monde ne pourrait que périr s'il ne se renouvelait pas, comme jadis le monde antique par l'afflux d'un sang barbare ?

Ces sombres cogitations préoccupaient Gilkin bien avant que la guerre et les terribles convulsions qui agitent le monde depuis la guerre, ne leur eussent donné une étrange actualité. Le péril de la civilisation sous des formes diverses fut pour ainsi dire le sujet unique de toutes les dernières œuvres du poète, le sujet non seulement du conte philosophique qu'il intitulait *Jonas*, et qu'on ne peut relire aujourd'hui sans être frappé de l'accent prophétique qu'on y trouve, — car il prédit exactement cette insurrection de l'Asie contre la puissance occidentale, — dont nous sentons aujourd'hui la menace, — mais aussi dans ses drames philosophiques : *Savonarole*, puissante étude de la démagogie religieuse ; *Eludians russes*, où il pose le problème européen du slavisme, et surtout ce singulier drame fantastique qu'il composa en 1907, mais qui ne parut dans la revue *Le Flambeau* qu'en 1923, et où je crois voir, quant à moi, sa pensée la plus intime et la plus profonde : *Le Sphinx*.

Ce drame a pour théâtre un couvent. L'inquiétude, la terreur et l'espérance y règnent depuis qu'un monstre étrange, véritablement tombé du ciel, s'est abattu sur le monastère, élisant domicile dans une chapelle abandonnée. Ce monstre, c'est le Sphinx antique : il est terrible et séduisant, il répand autour de lui la crainte et la volupté. S'il remplit d'horreur l'âme des moines fidèles à la règle et au dogme, il a rempli de

trouble et d'espoir quelques religieux que l'orgueil satanique ou l'esprit moderne habite. Et son souffle empesté a répandu la corruption non seulement sur le couvent, mais sur tout le pays. La révolte gronde dans la ville ; la Reine menacée vient, avec ses ministres, chercher asile dans le cloître. Asile dérisoire : la Révolution l'emporte. La civilisation, symbolisée par le couvent et par la Reine, va périr quand, sous la forme d'un moine étranger, paraît le nouvel Œdipe qui, résolvant l'énigme, vaincra la Bête.

L'Enigme, quelle est-elle ? C'est l'idée de l'Unité métaphysique du monde, Dieu à la fois multiple et un, le Divin, incarnation multiforme de l'Être, l'Être dans tous les Êtres, la Volonté divine pullulante et féconde, ses vouloirs centrifuges vivant leur propre vie.

Cette métaphysique vous paraîtra peut-être un peu alexandrine, et je doute que le Sphinx ait raison quand il dit avant de mourir que l'antagonisme du savoir et de Dieu est désormais résolu. Mais Gilkin, d'ailleurs, était trop fin pour ne pas prendre ses précautions. Poète, il avait pour mission de poser les problèmes et non de les résoudre. Il sait ce que les propositions de son nouvel Œdipe ont d'hérétique. Aussi, le nouvel Œdipe qui est un religieux, se soumet-il par avance. *Publice non licet, sed privatim licet*, dit un vieux moine, ou plus simplement : « Toute vérité n'est pas bonne à dire ».

Est-ce la vertu de cette métaphysique hégélienne de l'Unité, ou plus simplement le plaisir de penser ? Toujours est-il que, comme chez le Renan de la vieillesse, on a vu, chez le Gilkin des dernières années, un terrible pessimisme philosophique coïncider avec une sorte de sérénité souverainement bienveillante, qui ne pouvait être que l'émanation d'une âme apaisée. Contemplés d'une certaine hauteur, les malheurs de l'humanité ne sont plus que les accidents de l'Éternel Devenir.

Un écrivain français, mais d'origine belge, et qui tient de

très près à Gilkin, M. Maurice de Waleffe, a dit au lendemain de la mort de notre poète qu'il apparaissait comme le Goethe de la Belgique. Ces comparaisons sont souvent dangereuses, et généralement fausses. Mais celle-ci, pour ceux qui ont connu le Gilkin des dernières années, s'imposait tout naturellement.

Goethe est un de ces grands écrivains qu'on respecte plus qu'on ne les lit. Vous avouerez-je que, pour moi qui, par ignorance, ne peux goûter le rythme des vers allemands, les grandes beautés qu'il y a dans le Faust me paraissent cachées au premier abord par une terrible gangue, et que Werther, sans la musique, m'a toujours semblé plus ennuyeux que La Nouvelle Héloïse ? Mais ce qui fait la valeur universelle de Goethe, c'est sa légende, son attitude devant la vie, le personnage immortel qu'il a posé une fois pour toutes, et de telle manière qu'un écrivain de grande réputation et qui a su conquérir les honneurs qu'il mérite, ne peut guère que chercher à l'imiter. Goethe, le Goethe de la légende, c'est l'universelle curiosité : c'est la parfaite liberté de l'esprit dans le plus sage et le plus ironique respect des puissances. Goethe, c'est un conseiller d'Etat qui, d'un sourire, sait faire entendre à ses pairs qu'il sait ce que vaut un Conseil d'Etat, mais qui n'en remplit pas moins tous les devoirs de sa charge aussi ponctuellement qu'il en touche les bénéfices. Goethe enfin, et surtout, c'est dans le domaine intellectuel le type de l'*homo europæus*. C'est le grand Allemand qui n'a rien ignoré des sortilèges de l'antique Germanie, mais que le souffle divin de la Grèce, l'ordre romain, la clarté et la politesse française, ont rendu plus humain et plus civilisé.

Homo europæus ! Le bon Européen ! C'est ce que Gilkin rêva d'être, et ce qu'il fut en réalité.

C'est par là, Messieurs, mes chers collègues, que sa vie et son œuvre sont pour nous une haute leçon. Province de la littérature française, notre littérature de langue française se

trouve dans la nécessité de choisir entre un régionalisme qui peut être charmant, mais qui est tout de même un peu court — et que nous ne sommes pas loin d'avoir épuisé, me semble-t-il — et cette curiosité de l'Europe que Gilkin nous enseigne. Nous avons l'heureuse, mais périlleuse fortune d'être situés, pour ainsi dire, au centre du monde occidental. Notre pays est un carrefour, carrefour des affaires, carrefour des idées ; c'est chez nous que se confrontent et s'affrontent la culture germanique et la culture latine sous sa forme la plus parfaite, la culture française ; il nous suffit d'apprendre à regarder un peu plus loin que notre clocher natal pour prendre le sens de l'Europe. Et ce qui doit nous y aider plus que toute chose, c'est l'incomparable instrument dont nous disposons, la *langue française*.

La langue française, Messieurs, c'est la langue de l'Europe. Sa souplesse, sa précision, en ont fait la plus sûre expression de la pensée désintéressée ; son histoire, le génie de ses écrivains en ont fait l'idiome favori de tous les vieux civilisés pour qui le cosmopolitisme d'un prince de Ligne est un exemple. « Tout homme a deux patries, la sienne et puis la France », disait en 1785 l'américain Jefferson. Je n'y contredirai pas, moi qui vis en France, et qui ne voudrais pas laisser passer cette occasion de dire la reconnaissance que j'ai vouée à ma seconde patrie. Mais, tout de même, cette jolie phrase est plutôt une politesse de banquet qu'une indiscutable vérité. Ce qui serait plus exact, à mon sens, c'est de dire : « Tout Européen a deux langues, la sienne et puis la langue française », parce que la langue, comme la culture française, est la seule qui, dans un même esprit, puisse coexister avec la langue nationale comme expression naturelle et spontanée de la pensée, parce que la culture française, avec son caractère humaniste, sa générosité accueillante et sa finesse réservée, est la seule qu'un peuple puisse adopter sans renier sa

nationalité, la seule qui, dans l'Europe pacifiée, unie, fédérée, dont rêvent parfois les utopistes, puisse se superposer aux diverses cultures nationales. La vie et l'œuvre de Gilkin nous montrent qu'on peut être un grand écrivain français, un bon Européen de l'Europe française, tout en servant la patrie belge avec l'affection passionnée que tout homme bien né doit à son pays.

La Stèle Iwan Gilkin

M. Jules Destrée, au nom des Amis d'Iwan Gilkin, offre à l'Académie une stèle encadrant le médaillon du poète, œuvre de M. Charles Samuel.

M. Valère Gille, directeur, remercie en ces termes :

L'Académie accepte avec une profonde gratitude cette stèle commémorative, qu'au nom du Comité Iwan Gilkin, vous venez de lui remettre.

Votre geste, Monsieur, en augmente pour nous le prix. Au moment de le faire, je devine que d'anciens et bien doux souvenirs vous sont remontés au cœur.

Vous avez beaucoup connu Iwan Gilkin et, de l'avoir beaucoup connu, vous l'avez beaucoup aimé. C'était au temps — lointain déjà — où en compagnie de votre frère, Olivier-Georges Destrée, qui alors écrivait d'une main soigneuse ses *Poèmes sans rimes*, vous receviez dans l'intimité du home familial, le poète de *La Nuit*, vous discutiez avec animation, avec passion, de toute chose discutable et déjà, sans doute, de politique.

Nous avons le droit de nous souvenir de ces heures de jeunesse, puisque vous en avez fait le journal. Mais ce n'est pas à ce document écrit que je veux me reporter : je fus le témoin de votre amitié.

Aimer, c'est déjà comprendre. Ainsi, plus que d'autres, vous connaissiez la promptitude, la subtilité, la vaste érudition d'Iwan Gilkin, la hauteur de ses conceptions, la variété de ses connaissances, la clarté de son esprit, la générosité de son cœur.

Ce monument élevé, comme on eût dit au XVIII^e siècle, par l'amitié au génie et auquel s'attache désormais votre souvenir, est ainsi pour nous plus vivant.

Nous le garderons pieusement. Notre pensée se tournera souvent vers cette effigie, à la fois volontaire et bienveillante. Nous n'oublierons pas. La Littérature, comme les Arts, est faite de la collaboration des vivants et des morts.

Vous transmettez au Comité Iwan Gilkin nos remerciements, comme aussi nos félicitations au maître-sculpteur, M. Charles Samuel, l'auteur de ce médaillon.

Et, pour terminer, qu'il me soit permis de m'incliner respectueusement devant la Veuve et la Fille du Poète, et de leur dire que nous venons, nous aussi, d'allumer, au fond de nos cœurs, la flamme du souvenir, et qu'elle ne s'éteindra pas.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
Gustave CHARLIER, boulevard Militaire, 44, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTREE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 111, avenue de Paris, Rueil (Seine et Oise) France.
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Les Baumettes, Nice.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 29, rue de l'Orge, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Schœffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.
Brand WHITLOCK.
-

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Charles Van Lerberghe. — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par M. Jules FELLER.

La Langue scientifique en Belgique, par M. Albert COUNSON.

Le Premier Tartuffe, par M. Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par M. Albert COUNSON.

Michel Ange, par M. Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par M. Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par M. Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par M. Gustave CHARLIER.

Les Sources de Bug Jargal, par M. Servais ETIENNE.

Ronsard et la Belgique, par M. Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française, par M. A. COUNSON.
